

MLR 1771

Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique Publication trimestrielle
36e année - no 143 3e trimestre 1988
Bureau postal: Antwerpen I, Groenplaats 43

Cent quarante troisième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1988.

Mes chers confrères,

Je suis un vieux fou. C'est une séquelle de mes débuts littéraires quand je dirigeais la revue «Lumière», jugée révolutionnaire par les autorités. J'y défendais, j'oserais dire en toute candeur, cette Internationale de la Pensée dont rêvait Romain Rolland, et à laquelle avaient adhéré les plus grands noms de l'époque: Shaw, Selma Lagerloff, Blasco Ibañez, Stefan Zweig, Rabindranath Tagore et des douzaines d'autres.

Aujourd'hui, je ne nourris plus de telles chimères, mais il m'arrive néanmoins de vouloir jouer au redresseur de torts quand je me heurte à quelque atteinte par trop brutale au simple bon sens. Cela m'a pris récemment à cause d'un livre d'école tombé dans mes mains par un curieux hasard car, vous le pensez bien, je ne lis plus des produits de ce genre. Il porte comme titre «Arc-en-ciel» et sert à meubler l'esprit des élèves de l'Athénée royal d'Anvers. Je fus horrifié par les exemples fournis à ces malheureux pour s'approcher de la langue de Racine et de nombre d'auteurs estimables. C'était le français vulgaire, tel qu'il se parle au bistro, tel que l'on l'entend parfois à la TV et dans les dialogues des films et des romans populaires, grouillant de fautes et de vocables orduriers.

J'écrivis au Ministre pour lui exprimer mon étonnement que ses services patronnassent un ouvrage qui jurait tout de même avec tous les principes d'un enseignement sérieux. Après une attente d'environ deux mois, il me fit répondre par un Directeur général SO et RBO (?). Celui-ci m'apprit que le Directeur général de l'Enseignement secondaire l'avait chargé de me répondre. Vous le voyez, l'aventure de Candide est éternelle. En effet, l'inspecteur général, interprète du ministre interrogé, me fit connaître l'avis de l'inspecteur dont l'opinion avait fait autorité.

Ce singulier personnage estime qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux mots critiqués. Son argument? Le Conseil de l'Europe

(groupe Travaux langues étrangères) attire l'attention sur une approche socio-linguistique et un abord communicatif des langues mais ajoute qu'il appartient à l'enseignement de préciser que «la TV, le roman, les journaux usent parfois de ces termes». (condamnables)

«Et voilà pourquoi votre fille est muette» dirait Molière. Que l'inspecteur soit un fonctionnaire qui s'en fiche, c'est dans l'ordre des choses. Il sera comme tous ses pareils, protégé par la carte de membre de son parti. Tout est là. Faut-il abdiquer devant la bêtise nuisible? J'ai pensé à l'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique. Voudrait-elle s'y risquer? J'en appelle à ceux de ses membres qui me lisent. Je me demande d'ailleurs si nos communautaires bornés ne leur opposeraient pas la mirifique ligne linguistique, ce fruit de leur mentalité rétrograde. Ma foi, il y aurait aussi l' A.E.B. pour se faire entendre. Hélas, comme son conseil n'aime pas ma prose épistolaire, il me faut bien, en membre discipliné, me taire.

Je me hâte de quitter ce sujet décevant pour rejoindre les frais bocages du Bois sacré. Ma dernière missive m'a valu quelques réponses intéressantes. Si l'un me juge trop sévère, l'autre m'estime trop doux. Et tout le monde croit avoir raison. C'est dans l'ordre. Avoir raison. N'est-ce pas la loi souveraine de l'homme? Cela le mène de la discussion anodine à la querelle parfois haineuse pour aboutir aux massacres prodigieux d'une guerre. La sagesse enseigne donc de se méfier, mais qui ose se dire sage?

Pour étayer mes opinions, je suis retourné au Grand Siècle. Nous connaissons le jugement de Boileau:

«Enfin Malherbe vint et le premier en France,
Fit sentir dans ses vers une juste cadence».

J'ai repris Malherbe en mains et, en dépit de sa juste cadence, je le trouve sec et dépourvu de poésie. Il fut le féroce législateur de la langue française. Il bannit maint terme savoureux, et si d'aucuns sont revenus à la surface, d'autres n'ont pas survécu à ses foudres. Thérive a émis ce jugement: «Malherbe croyait que Ronsard n'avait jamais su le français». Ses règles strictes, appliquées sans fautes ont permis toutefois à nombre de personnes tout à fait estimables de se croire poètes.

Les Romantiques ont été les premiers à se dresser contre cette tyrannie. Si leurs audaces techniques furent bien faibles, ils eurent le front de valoriser le Moi, escorté de la Nature. Du renfort pour le sentiment. Les Symbolistes n'apportèrent rien en transformant les mots en phrases explicatives comme le fit Saint-Pol-Roux, dit, de son temps, le Magnifique. A cause de ses métaphores extraordinaires? Plus important, sans conteste, leur goût du vers libre. Depuis lors, tout est permis. Sans doute est-il sage d'admettre toutes les expériences et les plus extravagantes n'ont pas fait défaut.

Il n'y a que le résultat qui compte, pour répéter une sentence inusable. Le métier ou le génie, soit l'expression correcte d'une idée ou d'un sentiment ou sa traduction dans l'ineffable, ou plus simplement, le charme insidieux d'une phrase.

Les travailleurs de la plume considèrent en général la critique d'un regard torve. D'abord, elle n'est jamais assez favorable, ni assez consciente de l'esprit profond de l'auteur, si elle fait des réserves, elle est injuste, se décide-t-elle de se taire, elle est odieuse.

A ce titre, il convient d'admirer l'A.E.B. Dans «Nos Lettres», le laudateur de service distribue chaque mois des louanges à une douzaine d'auteurs. C'est un travail admirable et hautement philanthropique. Et pourquoi pas? Le seul verdict valable sera fourni, hélas, par la postérité. Encore faut-il qu'elle ne soit pas injuste comme elle le fut, entre autres, pour la Pléiade et Stendhal. Beaucoup dépend du succès initial. A ce titre, un exemple fameux, c'est Bernardin de Saint-Pierre. Pour avoir écrit «Paul et Virginie», il figure en bonne place dans l'histoire des lettres françaises. Or, c'est un prodigieux imbécile, auteur de vues sur la Nature d'une bêtise sans doute insurpassable. Selon lui, la Providence, créatrice de toutes choses, dota, entre autres, la vache de quatre mamelles, dont deux «superflues étaient destinées à être «les nourrices du genre humain» et la puce est noire pour que l'homme puisse l'attraper facilement sur sa peau blanche. Toute la Nature est traitée à cette sauce. Mais il est l'auteur de cette innocente histoire «Paul et Virginie» dont le succès fut immense. Est-ce une raison pour attacher un intérêt durable à cet auteur saugrenu?

Le scandale aide volontiers au succès d'un ouvrage. «Les fleurs du mal» n'est-ce pas le recueil de poésie le plus connu? Aurait-il la même renommée sans le verdict de quelques juges pudibonds et sans doute hypocrites?

Le cas de Flaubert rejoint celui de Baudelaire. Il reste pour le commun du monde lisant l'auteur de «Madame Bovary». Si ce grand roman mérite sa gloire, d'autres œuvres sont dignes d'attention. Qui pense à «L'éducation sentimentale»? Oserais-je dire que je préfère ce roman à son illustre devancier? Et cette curieuse «Salammbô» dont la phrase liminaire m'a toujours ébloui par sa beauté barbare: «C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar». On imagine Flaubert passant par son gueuloir, comme il disait, cette phrase aux A éclatants. Et «Salammbô» n'est plus qu'un titre pour manuels et anthologies.

Depuis que la morale s'est déculottée, les juges sont devenus plus cléments et la littérature a versé dans le dévergondage sans provoquer de profitable scandale. La fesse appartient désormais à la grande littérature. La suite? Mystère.

Avez-vous pensé, mes chers confrères, que le succès suprême d'un homme de lettres est d'avoir écrit une phrase qui est devenue un dicton populaire, traduit en diverses langues et que l'auteur de cette merveille, cruelle récompense, restera forcément inconnu?

Tous ces nobles soucis font oublier l'approche de l'ère des boutons où s'épanouira l'homo cretinus.

Roger Avermaete

A PROPOS D'UNE SOIREE

consacrée aux Ecrivains flamands francophones

Les attentions prodiguées par la Faculté m'ont distrait du devoir de répondre à quelques questions. Je répare:

Le 19 janvier, Ivonne Lex, directeur du K.N.S. (Koninklijke Nederlandse Schouwburg), niché dans le nouveau théâtre de la ville d'Anvers - un monstrueux mastodonte - a organisé une soirée consacrée aux écrivains flamands francophones qui connut un réel succès. Sous la houlette de Frans Boenders, y prirent la parole: Alain Germoz, Guy Vaes, Paul Willems, et moi, ainsi que Hubert Lampo, le romancier flamand. La séance se termina par la représentation de «Als de kinderen soldaatje spelen», une traduction d'Alfons Goris de ma pièce «Quand les enfants se battent».

Il est curieux de constater que cette soirée n'a guère trouvé d'écho dans la presse. Son succès était pourtant significatif et donnerait à réfléchir aux tristes politiciens qui nous gouvernent s'ils prêtaient plus d'attention à l'opinion publique qu'aux criaileries des nationalistes éperdus qui, par nature, ne sont pas à calmer. Le simple bon sens dit qu'un pays bilingue a tout intérêt à pousser aux échanges culturels facilités par la cohabitation: Les politiciens belges ont inventé la ligne linguistique, comme si la langue était déterminante pour caractériser une nation! Bien entendu, je vise ici la presse francophone, celle de pays flamand a bien réagi.

R.A.

